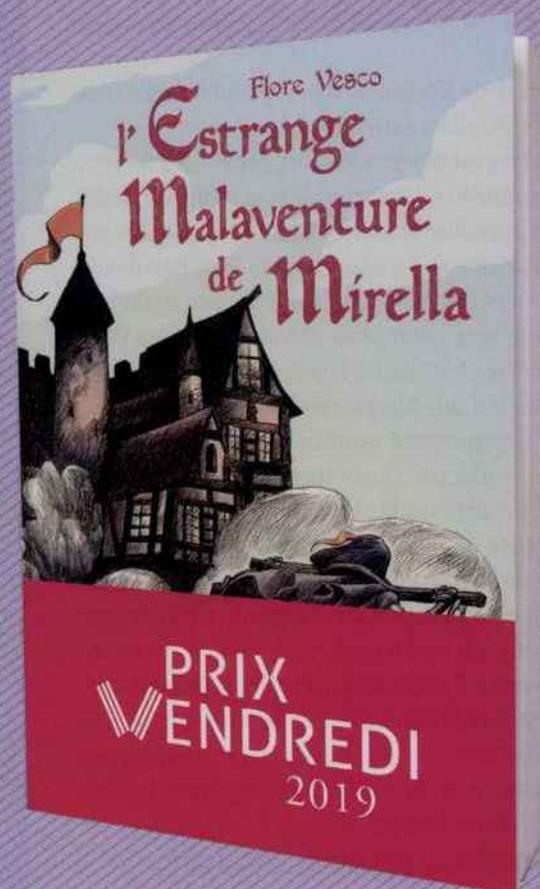


**EXTRAIT
ROMAN**

Je Bouquine te fait découvrir les premières pages du roman lauréat du Prix Vendredi, premier prix national de littérature ado.

À GAGNER!
10 exemplaires
du roman sur notre
compte Instagram :
@jebouquine

L'Étrange Malaventure de Mirella



Pourquoi ce roman a-t-il gagné?

Parce qu'il est hyper original

Tu connais *Le Joueur de flûte de Hammelin*, un conte des Frères Grimm? C'est cette histoire de rats envahissants et de joueur de flûte ensorcelant qui est ici racontée... en vieux français. Mordiable! Lis donc pressément, tu en resteras coit(e) de bonheur.

Qui l'a écrit?

Flore Vesco. Cette autrice française de 39 ans, a déjà écrit plusieurs romans super : *De Capes et de Mots*, *Louis Pasteur contre les loups-garous*, *Gustave Eiffel et les âmes de fer...*

L'Étrange Malaventure de Mirella de Flore Vesco, 215 pages, éd. *L'École des loisirs*, 15,50 €



© DE L'ÉCOLE DES LOISIRS

Prologue

Ce que je m'en vais conter eut lieu il y a fort longtemps, dans la bourgade d'Hamelin. Comme chacun sait, cette cité est sise dans les nordiques contrées du Saint Empire germanique. Là-bas se déroulèrent des événements terribles et inouïs.

Cette histoire a agité bien des langues. Elle a voyagé, a été maintes fois couchée par écrit.

Peu à peu, l'affreuse malaventure est devenue un conte pour enfants. Une courte fable qu'on narre aux marmots avant le coucher, pour peupler leurs rêves de sordides images.

Les versions du conte varient selon les contrées, mais la trame en est toujours semblable. Or donc ! La voici : la ville d'Hamelin est envahie par les rats. Arrive un étranger, un jeune gaillard, attifuré à la diable. Il conclut



un marché avec le bourgmestre. Au son de sa flûte, il envoûte les rats, qui le suivent comme des moutons. L'étranger les conduit hors de la ville, jusqu'à la rivière, où les nuisants se noient. Quoi fait, le jeune homme revient au bourg afin de quérir la somme qui lui est due. Mais le bourgmestre, en sa vile avarice, refuse de payer. Point ne se fait attendre la vengeance du joueur de flûte. Nuitamment, il retourne à la ville. Voici qu'il joue un nouvel air diabolique, lequel ensorcelle les cent trente enfants d'Hamelin. Les marmousets le suivent en dansant tandis qu'il les entraîne hors du bourg. Une jeune fille sourde, et un enfantelet boiteux, sont incapables de le suivre. Ils seront les seuls rescapés : comme il a fait des rats, l'étranger noie les enfants, avant de s'ensauver.

Voilà ce que dit le conte. Las ! N'écoutez point cette puérile historiette, glanée d'après les racontars et fableries des colporteurs. L'affaire ne s'est pas déroulée telle qu'on la dit. La véritable histoire est bien pire.

Chapitre I

Il était une fois

En haut d'Hamelin, à la tête de la ville, il y avait le bourgmestre. C'était un homme mûri par les années et enflé par la bonne chère. Il savait du latin. On trouvait abondance de florins en ses coffres. Il était fort bien né et fortuné.

En bas d'Hamelin, sur le pavé, il y avait Mirella. Point n'est besoin de faire son portrait. Revoyez la description du bourgmestre, retournez-la sur l'envers : tout l'opposé, voilà Mirella.

Ce matin-là, le bourgmestre se leva sur une idée bien étonnante et intrépide : il allait se faire beau. Il entendait se pimploter à ravir, pour paraître à son avantage lors du festin qu'il donnerait au soir en son logis. On ferait bonne ripaille en l'honneur de sainte Aldegonde, la patronne des veuves et des bidets. Le vin

gouleyant coulerait à flots, et aux poulardes succéderaient les pâtés de cerfs, porcelets et chevrettes rôties.

Ce même matin, Mirella arrêta une résolution tout aussi ambitieuse : elle allait se faire discrète et servile. Elle entendait ployer le col, s'effacer, pour échapper aux regards convoiteux et aux mains insistantes, et survivre ce jour encore à Hamelin.

Tous deux ignoraient à quel point leur souhait serait difficile à satisfaire.

Par respect envers son rang, commençons avec le bourgmestre. Dans tout le Saint Empire, seuls cinq Germains avaient l'heur de posséder un véritable miroir. Le bourgmestre était l'un d'eux. (Le restant des habitants, s'il leur prenait l'envie de mirer leur joli minois, devait plisser les yeux et observer leur reflet légèrement déformé sur la surface d'une plaque de métal poli.)

Le bourgmestre avait acheté le miroir à un pied-poudeux, un colporteur qui rentrait de Constantinople. Moyennant mille florins sonnants et trébuchants, il était devenu le propriétaire de cet objet sans doute magique. C'était un petit boîtier d'argent, à l'intérieur duquel était enchâssée une plaque de verre recouverte d'une couche d'étain et de mercure. Lorsqu'on faisait glisser le couvercle, un charmement opérait : on découvrait son visage avec autant de netteté que lorsqu'on mire son voisin à bout de nez.

Ce qui n'avait pas que des avantages.

Le bourgmestre se pencha au-dessus du miroir et recula sur-le-champ. Du fond de la boîte, le Diable en personne le contemplait. Car qui d'autre que le Démon aurait une face aussi repoussante ?

Le bourgmestre tira la langue. Sitôt, le Diable montra une langue épaisse, grise et grenue. Il vint à l'entendement du bourgmestre que c'était son visage qu'il apercevait là, et non celui d'une créature de l'enfer.

Cette peau graisseuse, ornée de pustules



suintantes, était sienne. Lui appartenait ce crâne qui rappelait les paysages rocaillieux du Sud : une couche sableuse et jaunâtre, d'où jaillissaient qui-ci, qui-là, quelques buissons de cheveux luisants.

Sa denture anarchique avait une couleur inattendue, vert foncé virant au noir. Le bourgmestre gratta son incisive du bout de l'ongle. Sous la croûte brune, l'émail jauni apparut.

– Ma mie ! Ma mie ! Las ! À l'aide !

À ces criements, sa dame abandonna prestement son ouvrage et courut, toutes jupes relevées, au secours de son mari.

Elle le trouva en grand déconfort et pâtiment, levant les bras au ciel et jurant par le sang-Dieu que nul sur terre n'avait plus grande laidure que lui. Elle fit de son mieux pour le conforter. Elle lui assura qu'il avait l'air très digne. Le bourgmestre continuait à se marteler la poitrine.

– Maudite soit l'heure que je me vis ! s'écria-t-il.

Après lui avoir maintes fois répété qu'elle lui trouvait une allure fort respectable, à la parfin, sa dame se risqua à suggérer :

– Pourquoi ne pas prendre ce jour d'hui votre lavement annuel ?

Le bourgmestre envisagea cette proposition, qui lui parut bonne.

Il passa la porte de sa chambre.

Dans la grande salle à manger, en préparation des festivités, la valetaille s'affairait, sortant la table et les bancs, et posant au sol de terre battue une bonne paille fraîche embaumée de pétales de fleurs. Le bourgmestre quitta son logis, une grande demeure en bel appareillage de brique et de pierre, avec une ouverture en encorbellement, par laquelle il contemplait les habitants de sa ville.

Sa maison était commodément sise devers le beffroi, la prison et la grand-place. Il contourna l'estrade, sur laquelle on dansait les jours de

fête, et où l'on pendait les marauds le reste de l'année. Enfin, il arriva à l'étuve.

L'étuveur l'accueillit avec moult courbettes et le conduisit à travers les bains publics. Il l'invita à prendre place sur un fauteuil. Aussitôt, trois barbiers se mirent à l'accommoder. Le premier passa le fusequoi entre les gencives du bourgmestre et farfouilla entre les dix-huit dents qu'il lui restait. Le deuxième avait la noble tâche de lui curer longuement les ongles avec une furgette. Le troisième lui purgea les oreilles à l'aide d'une escurette. Il débourba et babichonna tous les couloirs, canaux et recoins des seigneuriales oreilles. Lors de cette opération, il recueillit près d'un boisseau de belle cire jaune.

Après ces menues papouilles, l'étuveur aida le bourgmestre à ôter son surcot, qui était de bonne et vive étoffe. Il le dépouilla de sa chemise et de ses chausses. Puis il se dirigea vers une haute cuve. Le bourgmestre suivit en dodelinant du ventre et du croupion. Il était petit, mais charnu : il compensait la courtesse de ses membres par la largeur de son buste.

– L'eau est de douce et moyenne chaleur, messire, dit l'étuveur en s'inclinant. Baignez-vous, messire. Et si la faim vous torture, nous vous porterons quelque pitance sur la planche que voilà. Quoi vous siérait ? Charcuterie, andouille, lard, jambon ? Ou poiscaille séchée ?

Mais le bourgmestre n'écoutait plus. Il inspectait la cuve d'un air soupçonneux.

– Elle n'est pas claire, votre eau ! dit-il.

L'étuveur s'ombragea. Le bourgmestre faisait affront à la qualité de son établissement.

– Point pure, mon eau ! s'exclama-t-il. Cinq clients seulement s'y sont baignés avant vous. Lorgnez vous-même : à peine vingt puces flottent à la surface !

*Soudain,
par-dessus
ce tapage,
une vive et
mélodieuse
rengaine
retentit. C'était
le chant du
porteur d'eau.*



Le bourgmestre, intraitable, leva le menton. Jamais il ne tremperait dans le bain d'un quidam de rang inférieur.

L'étuveur dut fléchir. Il sortit devers l'entrée de son établissement et sonna la cloche qui servait à réclamer l'eau.

Profitons-en pour observer la ville. Hamelin ressemblait à une marmite. C'était une vaste cité ronde, entourée d'une courtine et remplie à ras bord d'une populace bouillonnante. Les rues étroites et méandreuses, où il y avait à chaque coude grand embarras de charrois, débordaient d'ateliers et d'échoppes.

Il y régnait une merveilleuse cacophonie.

Devant leur huis, drapiers, pâtisseries, tisserands, verriers et chausseurs interpellaient les passants. Leurs balivernes étaient couvertes par les braillements des vendeurs à la criée, des ramasseurs de chiens, des marchands de peaux de chat. S'y ajoutaient les jactances des vilains, vilaines et vilainots, qui dès la pique du jour quittaient leur triste tanière pour confabuler au plein air.

Soudain, par-dessus ce tapage, une vive et mélodieuse rengaine retentit. C'était le chant du porteur d'eau. L'étuveur vida en partie sa cuve et ralluma les braises. Le porteur y versa deux grands seaux d'eau pure. Alors seulement le bourgmestre consentit à s'y tremper. Il s'enfonça dans le bain, poussa un soupir de contentement, et s'exclama :

– Et mon plateau de charcutaille ? Où est-il donc ?

Quittant l'étuve, le porteur d'eau repartit à bonnes jambes. Mais regardons plus attentivement icelui : oui-da, c'est bien là une porteuse, et non un porteur. Fi donc ! Il faut avoir de bons yeux pour reconnaître une jeune fille sous les lambeaux de toile qui lui couvrent le corps !

Cette dernière était des pieds à la tête de

guenilles accoutrée. Un chiffon retenait ses cheveux, dégageant le visage et le front. Un autre drapel comprimait sa poitrine, pour éviter que son buste frotte contre la barre transversale qui soutenait les deux seaux. Une dernière loque en forme de jupon lui enserrait la taille. Elle en avait relevé les pans pour les passer entre ses cuisses, en une sorte de braies, afin de mieux aisément arpenter la ville. Sa défroque était plus misérable encore que celle d'un manant et, de prime abord, rien ne laissait deviner que c'était une garce qui se cachait dessous.

Un observateur plus attentif, cependant, se serait étonné de la petitesse des pieds nus, noirs de poussière. Il aurait aussi été frappé par la démarche de la donzelle, secrètement dansante, surtout quand les seaux étaient vides.

Elle était bien moins crottée et puante que les habitants d'Hamelin car, plusieurs fois le jour, elle entrait dans la rivière pour y remplir ses seaux. Son corps avait la minceur de ceux qui sont peu nourris depuis

l'enfance. Aucune chair ne venait rondir ses muscles déliés, durcis par des années de labeur. Mais elle n'avait point encore cette maigreur décharnée qu'on voit aux gueux après des années de privations. Elle n'avait pas la lourde poitrine tombante, le dos plié, les dents jaunies des vilaines d'Hamelin, car elle sortait de l'enfance, sans être encore devenue femme. À cette heure, elle avait gardé la verdeur d'un corps neuf, et des formes y poussaient résolument. Elle était dans l'âge le plus dangereux pour une pucelle.

Son visage était toujours baissé. Elle évitait de croiser les regards, et ne souriait pas.

Vous l'aurez sans doute compris, nous avons retrouvé Mirella. Mais cette dernière ne nous laisse pas le temps de l'envisager : la voilà sur l'heure repartie.

Dans la rue suivante, elle aperçut un compain

*Mirella
était bien
moins crottée
et puante
que les
habitants
d'Hamelin...*



porteur d'eau, occupé à son dur labeur. Il la salua chichement.

Sans doute êtes-vous émerveillé de voir ainsi l'eau circuler dans Hamelin. Bien faut-il le dire : cette cité brillait par ses ingénieuses inventions. Sous l'instruction de son bourgmestre, Hamelin était devenue une ville de grande modernité.

Un exemple. Partout ailleurs dans le Saint Empire germanique, les citadins jetaient leurs eaux usées dans la rue, en criant : "À la mouscaille !" Aussi n'était-il pas possible de sortir de chez soi sans recevoir au moins une fois sur la tête le contenu malodorant d'un pot de chambre.

Alors qu'à Hamelin, une fois par an, lors d'une grande messe, le prêtre bénissait les caniveaux de la ville, les pots de chambre et les intestins de ses paroissiens. Par conséquent, les badauds qui se trouvaient compissés ou souillés par des ordures jetées depuis les fenestrous, recevaient en fait une onction sacrée qui participait au salut de leur âme.

Un autre exemple. Partout ailleurs dans le Saint Empire germanique, circuler nuitamment était fort aventureux. Sans lumières, les rues étaient livrées aux truands et coupe-jarrets, qui n'hésitaient pas à vous ouvrir la gorge, avant de vous alléger de votre bourse.

Alors qu'à Hamelin, les rues étaient tout autant mal famées, et on s'y faisait occire aussi bien. Mais le bourgmestre, avec grande largesse, baillait en réparation la somme de trois florins à la famille de la victime, à condition toutefois que leur proche fût entièrement mort, et non seulement estropié. Par conséquent, depuis ce décret, un nombre conséquent de personnes âgées, infirmes ou mal allantes, étaient assassinées chaque soir dans les rues de la ville. C'était à se demander pourquoi tant de bouches à nourrir s'égayaient dehors la nuit.

Un dernier exemple, et le plus émerveillable. Partout ailleurs dans le Saint Empire germanique, les incendies dévoraient des quartiers entiers une fois par mois, car les bâtisses en

bois, entassées les unes contre les autres, s'enflammaient promptement.

Alors qu'à Hamelin, les incendies étaient tout aussi fréquents. Mais les habitants les éteignaient bien vite, le bourgmestre ayant fait installer l'eau courante.

Cette eau courante était sans conteste l'invention dont le bourgmestre était le plus fier. Il en avait eu l'idée voilà sept années. Pour cela, il avait nommé dix porteurs d'eau, choisis parmi les enfants trouvés d'Hamelin. Ces galapians, dans leurs maillots et enfances, avaient été gracieusement nourris, logés et soignés par les nonnes. Rien de plus juste, en ce cas, qu'ils doivent dix ans de loyaux services à la ville.

Le bourgmestre avait sélectionné les enfants les moins boiteux et maigrelets. Ces orphelins avaient chacun reçu deux seaux et un quartier de la ville à abreuver.

Oh ! il faut bien le reconnaître : dans les premiers temps, Hamelin avait surtout bénéficié d'une eau trottante, voire traînante, surtout en fin de journée.

Alors, le bourgmestre était monté dessus l'estrade et avait dit un beau discours :

– Mes braves compères, nous devons chacun y mettre du nôtre et encourager les porteurs d'eau dans leur besogne. Si tous, en bel ensemble, les aidons à travailler, bientôt nous pourrons nous glorifier d'être la première ville du Saint Empire supérieurement irriguée. Aussi, je vous en prie, ne ménagez pas votre effort. Quand nos porteurs ne courent pas assez vite, prenez le bâton et frottez-leur rigoureusement les mollets.

Les habitants aimaient leur ville et respectaient leur bourgmestre. Ils s'étaient exécutés de bon cœur. Au fil des années, sous ces bien-faisants coups de trique, les porteurs s'étaient endurcis et fortifiés. Ils avaient appris à couvrir à grands trottons leur quartier. Désormais, l'eau courait à Hamelin.

Découvrez la suite
dans le roman
L'Estrange
Malaventure
de Mirella
(L'École des loisirs).